807

Florilège des Sciences en Belgique

pendant le XIXe siècle et le début du XXe

Jean MASSART

par

Fr. STOCKMANS

Bibl. Univ.
GENT

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CLASSE DES SCIENCES
1968

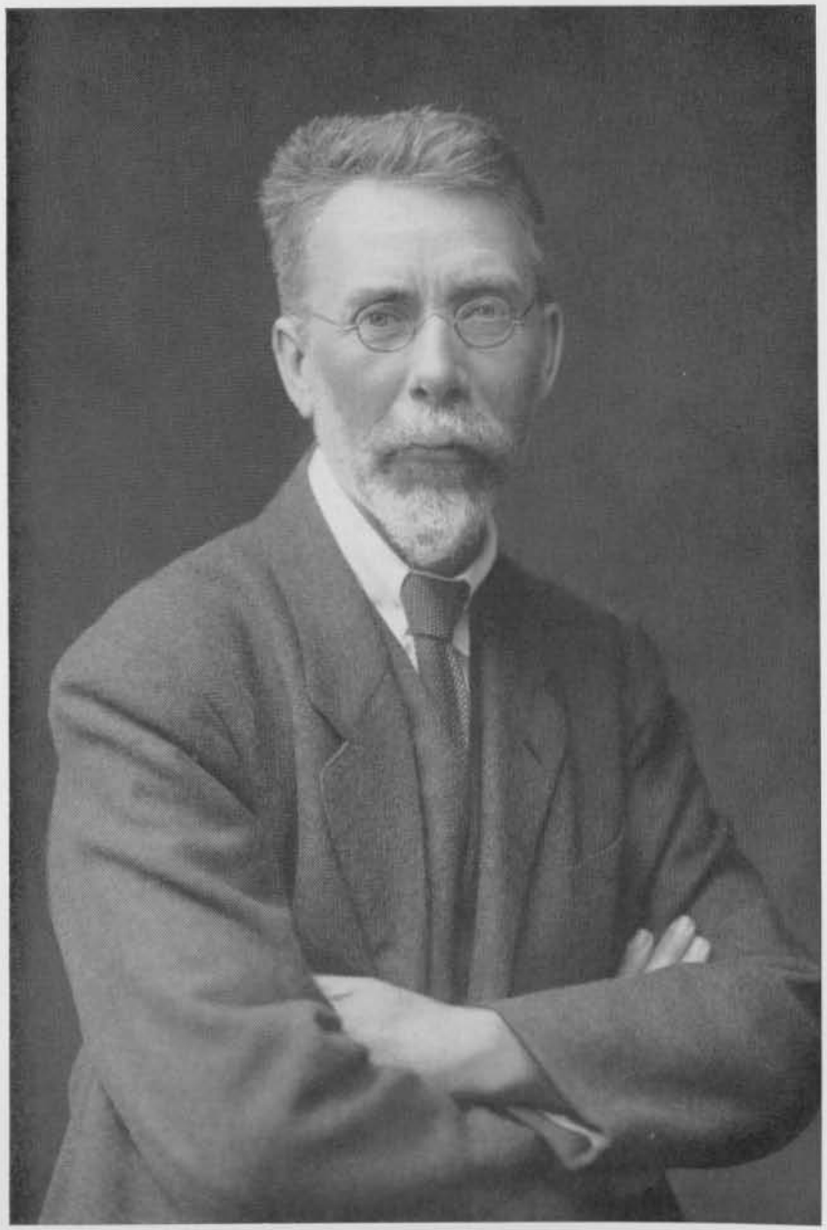
1970 B 118

A mon collègue Fy. Van
Amical souvenir

J. Nicholas

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
000000139525

807



JEAN MASSART (en 1923).

(Cliché A.R.B.)

JEAN MASSART

1865-1925

Jean Massart fut un grand botaniste ; ce fut un grand patriote et un grand professeur.

Il eut, en son temps, l'honneur de la couverture du « Pourquoi pas [1] ? » réservée aux meilleurs et aux autres... Dans les milieux qui le comptèrent parmi eux, toute une légende s'est formée autour de son nom, à laquelle se mêlent une barbe hirsute, des lunettes à monture d'acier, des gros souliers à clous. Ses amis, ses élèves rapportent ses bons mots, parfois ses boutades, montrent des photographies prises au cours des excursions qu'il dirigea, lors de séjours dans des laboratoires ou encore à Antibes pendant la guerre de 1914. Deux communes baptisèrent une rue de son nom, fait dont peu de biologistes peuvent s'enorgueillir.

Paul Héger [2] dit de l'assistant : « Massart n'était pas un collaborateur ordinaire, il animait tout le laboratoire, il communiquait son enthousiasme et sa gaieté à tous ses camarades. » Étudiant, ne contribua-t-il pas, avec son ami Auguste Lameere, au succès d'une revue dont le titre rappelait celui d'une œuvre de Maeterlinck ?

J. Wéry [3] nous décrit ainsi la rencontre à Nieuport des membres de l'Extension de l'Université de Bruxelles : « Pourtant là, devant l'Hôtel de la Plage, des groupes apparaissent qui rompent le silence de la digue ; ce sont des dames et des messieurs, bagages à la main, pardessus sur le bras, qui se saluent cérémonieusement ou se donnent de vigoureuses poignées de main. Une haute silhouette se distingue au milieu de ces groupes,

(1) Pourquoi-Pas ? 17 juillet 1913, pp. 1051-1052.

(2) P. HÉGER. Notice sur la vie et les travaux de Jean Massart (Rapport de l'Université libre de Bruxelles pour l'année 1924-1925, pp. 36-51).

(3) J. WÉRY. Sur le littoral belge. Bruxelles 1908, Éd. Lamertin, 2e éd., p. 3.

allant de l'un à l'autre, se multipliant, faisant les présentations, ayant pour chacun un mot de cordial accueil. »

« On se souhaita le bonsoir et plus d'un frémit secrètement lorsque M. Massart annonce qu'il s'agit de se lever le lendemain à 4 h ½ pour se retrouver à 6 heures au bout de l'estacade ! ».

C'est encore J. Wéry (1) qui le dépeint à Groenendaal : « Les autres, les plus vaillants veulent tenir tête à la pluie et continuent à suivre le maître, qui, le col relevé, les mains dans les poches, le chapeau ruisselant, s'en va par grandes enjambées à travers la forêt désolée et déserte. »

Enfin, tout récemment, le professeur P. Brien nous l'a merveilleusement évoqué, remontant le moral défaillant de quatre jeunes gens qui l'accompagnaient quelque part dans la forêt brésilienne, loin du monde, écrasés par les éléments déchaînés. « Et cependant, Massart ne se liait pas facilement. A l'égard des indifférents, il était plutôt réservé. Il avait une façon plaisante et souvent finement ironique d'éloigner les importuns (2). » A l'encontre de certains qui, arrivés, se gonflent d'orgueil, il compatissait vivement aux peines des autres, étant extrêmement bon et bienveillant. Il était vénéré de tous ceux qui le connaissaient bien et surtout des humbles.

L'introduction à son cours est célèbre chez les anciens : « Ceux qui sont venus à l'Université pour avoir un diplôme, n'auront pas de diplôme, mais ceux qui sont venus pour étudier, auront un diplôme ! » Combien, sous une forme pittoresque, ce préambule nous révèle le seul désir de connaître, le désintéressement de Massart ; il nous prévient que tel doit être l'idéal de l'étudiant.

Paul Héger (2) et Émile Marchal (3) ont publié d'excellentes biographies où ils présentent l'œuvre du chercheur chronologiquement et mettent ses qualités en évidence avec une clarté et une science impossibles à surpasser, ni même à égaler. C'est une véritable gageure d'entreprendre cette notice après eux, et cependant, une place de choix dans le florilège revenait de droit à Massart.

(1) J. Schouteden-Wéry. En Brabant. Bruxelles, 1913, Éd. Lamertin, 2e éd., p. 286.

(2) P. Héger. loc. cit.

(3) E. Marchal. Notice sur Jean Massart, membre de l'Académie. *Annuaire Académie royale Belgique*, Bruxelles, 1927, 93e année, pp. 69-158, 1 portrait, une liste bibliographique établie avec la collaboration de Mlle M. Braecke.

De larges emprunts seront faits à ses deux biographes. Mais j'insisterai surtout sur l'œuvre du naturaliste, sur la répercussion de son enseignement et tâcherai de faire revivre cette personnalité si attachante, par de longues citations de ses écrits.

Jean Massart est né à Etterbeek, le 7 mars 1865. Son père, ouvrier jardinier originaire de Zoutleeuw, avait à ce moment, un emploi au Jardin botanique de Bruxelles. Il exploita ensuite, avec sa femme, un petit établissement d'horticulture rue de la Grande Haie, près de la rue Jean Massart actuelle. Après avoir appris à lire dans une école privée, Massart fréquenta l'école communale, tandis que Charles Héneau, un instituteur qui avait des liens de parenté avec la famille, lui faisait acquérir les connaissances susceptibles de lui permettre d'entrer directement en cinquième latine. Mais l'Athénée de Bruxelles refusa de l'admettre dans cette classe à cause de son jeune âge. Le Collège St. Michel l'accepta, par contre, d'emblée et à quinze ans, il terminait ses études d'humanités. A vrai dire, il fut un élève sage, mais moyen. Jamais pourtant ne furent plus intenses, chez un adolescent, le souci de connaître, le désir d'apprendre. Il trouvait toute sa satisfaction dans l'observation directe de la nature et non sur les bancs de l'école.

Les humanités terminées, Massart prit son inscription à la faculté des Sciences de l'Université de Bruxelles, mais la mort de son père vint interrompre ses études à peine commencées, qu'il dut abandonner pour se consacrer à la gestion de l'entreprise familiale. « L'intelligence déjà très en éveil de Massart, écrit E. Marchal, ne pouvant trouver, dans l'accomplissement de cette tâche, l'aliment qu'elle rêvait, l'observation et l'expérimentation l'attiraient irrésistiblement. » Il se monta, chez lui, un petit laboratoire : une hotte, quelques réactifs chimiques, des tables. Devant la fenêtre, qui donnait sur les champs, un microscope avec tous les accessoires en usage à cette époque ; enfin, quelques livres. C'est là, que seul, il entreprit ses premières recherches et qu'il les orienta vers la physiologie, en particulier l'irritabilité des organismes unicellulaires. Il aurait sans doute toujours continué dans cette voie, si un ami de la famille, le docteur Lebrun, ne l'avait amené en 1884, à revenir aux études régulières et à reprendre ses cours à l'Université.

Ici, il s'affirme excellent, passant avec la plus grande distinction les deux épreuves de candidature en juillet et octobre 1885, puis son doctorat en 1887.

Désirant amplifier ses connaissances dans le domaine de la biologie et notamment dans celui de la physiologie humaine, il entreprend les études de médecine. Le professeur Paul Héger s'intéressa vivement à lui et fut son premier conseiller dans la recherche scientifique.

Si le père de Jean Massart, qui hélas ne devait jamais voir le résultat de son éducation si compréhensive, était illettré, il saisit néanmoins toute la valeur de l'enseignement, et n'épargna rien pour que son fils en profitât. Un instituteur intelligent s'occupera de Jean Massart ; à l'école ce dernier eut la chance d'avoir un ami tel que Jean Demoor, puis au cours de ses études supérieures, des professeurs éminents qui remarquèrent sa vocation de chercheur et l'encouragèrent dans cette voie. Ce sont là des circonstances heureuses et inestimables dont on ne peut assez apprécier toute la valeur. « Si important que soit le bagage scientifique que Massart emprunta à l'enseignement universitaire, il est peu de chose, à côté de celui qu'il sut acquérir par l'étude et la documentation personnelle et qui firent de lui, un savant encyclopédique, dont le savoir débordait largement le domaine de sa spécialité. »

Faut-il ajouter, que jeune encore, il fréquenta des laboratoires réputés, dirigés par des maîtres incontestés : ceux de Wimereux avec Giard, de Buitenzorg avec Treub, de Tübingen avec Pfeffer, ainsi que l'Institut Pasteur de Paris en pleine célébrité ?

Ayant commencé sa carrière universitaire comme assistant à la faculté de Médecine, il ne devait pas y rester longtemps. En 1892, Léo Errera qui venait de doter l'Université de Bruxelles d'un Institut botanique, demanda à Héger de lui céder Jean Massart. P. Héger écrit à ce sujet : « Je ne pouvais lui offrir aucune situation comparable à celle que j'entrevoyais pour lui à l'Institut botanique ; ceux qui, à cette époque, travaillaient dans mon laboratoire, savent que je ne pouvais offrir aucun avantage matériel à mes collaborateurs. Disons à leur louange, qu'à aucune époque, il ne furent plus nombreux. » Heureuse époque !

C'est ainsi qu'il devint assistant à l'Institut botanique où, avec Georges Clautriau, pharmacien et docteur en sciences

naturelles, il aida Errera dans les exercices pratiques et dans la direction des travaux des chercheurs. Cinq ans plus tard, Jean Massart fut promu à l'ordinariat, après avoir fonctionné comme chargé de cours pendant 2 ans. Mais les moyens financiers de l'Université de Bruxelles étant modestes, elle ne pouvait rétribuer suffisamment ses professeurs, et force leur était de chercher dans le cumul un complément de ressources. J. Massart se trouva ainsi, en 1902, nommé conservateur au Jardin botanique de l'État, et chargé du service de plein air, des serres froides, de l'orangerie, Th. Durand étant directeur. Dans ces nouvelles fonctions, il déploie une activité débordante et étonnamment fructueuse : « Il aménage ce qu'il appellera l'École expérimentale, grâce à laquelle le Jardin botanique de Bruxelles pourra élargir son rôle et aborder la solution de problèmes de Morphologie dynamique et d'Éthologie.

« Il s'occupe ensuite de la création de terrains expérimentaux sur différents points du pays, à Francorchamps, à Coxyde, à Samson, dans lesquels il sera possible d'étudier comparativement le comportement d'un certain nombre d'espèces végétales.

« Dans la suite, il remanie les collections systématiques et crée ces admirables écoles éthologique et phylogénique qui constituent un des joyaux de l'Institution. »

En 1905, Léo Errera succombe inopinément. Massart reprendra ses cours, ainsi que la direction de l'Institut botanique. La lourde succession professorale qui lui incombe l'oblige à résilier ses fonctions au Jardin botanique. Les recherches basées essentiellement, jusque là, sur des observations et des expériences de laboratoire, cèderont la place aux travaux réclamant plus spécialement l'observation et l'expérimentation directe dans la nature. La géobotanique et l'éthologie constitueront désormais les disciplines favorites de l'Institut. Cette époque fructueuse s'étendra jusqu'en 1914. Survint la guerre. « Il advint alors que cet homme si profondément pacifiste, si étranger par tempérament et par la nature de ses préoccupations habituelles à tout ce qui divise les hommes, devint combatif et mit au service de la patrie meurtrie toutes les ressources de sa merveilleuse intelligence et de son grand cœur [1]. » Il recueille une foule de documents photographiques qui témoignent de la résistance morale en pays

[1] E. Marchal, loc. cit., p. 110.

occupé et entretient avec le front une correspondance des plus actives ; il collabore à la presse clandestine jusqu'au moment où, en danger, il se voit obligé de passer en Hollande, d'où il rejoindra l'Angleterre, puis le Sud de la France. C'est à Antibes qu'il se fixe, près de la villa Thuret, dont le directeur M. Poirault lui ouvre largement les laboratoires.

Massart a aidé puissamment au développement de l'Oeuvre de l'Asile des Invalides belges, par la vente de documents et fac-similés de documents de guerre, qu'avec une ardeur inlassable, il continua à réunir longtemps encore après l'armistice. Il ne se doutait pas à ce moment, que son fils André mourrait courageusement comme aviateur observateur dans les armées sud-africaines, au cours d'une nouvelle guerre mondiale déclenchée par le même agresseur.

Le patriotisme de Massart ne s'apparente en rien à du chauvinisme. C'est convaincu de l'injustice de l'agression allemande, qu'il a réagi. En octobre 1915, il prit l'initiative d'inviter les intellectuels allemands, qui avaient signé le fameux manifeste, à réunir un comité d'honneur composé de neutres, avec mission d'enquêter en toute liberté sur les faits litigieux. Cette invitation, transmise par le célèbre botaniste suisse Chodat, n'eut aucune suite.

La guerre finie, Massart rejoint son Université et se consacre immédiatement à l'étude de la recolonisation végétale des terrains dévastés et immergés du front de l'Yser. Il installa à cet effet le laboratoire de Nieuport, où d'ailleurs bien d'autres travaux furent vite inaugurés par les visiteurs.

Entre 1922 et 1924, il publie les *Éléments de Biologie Générale et de Botanique*, abondamment illustrés, magistrale synthèse de son enseignement en Candidature en Sciences préparatoire à la médecine, la pharmacie et les sciences naturelles.

Massart avait aussi envisagé la création d'un jardin écologique et éthologique à Auderghem dans la banlieue de Bruxelles, avec l'aide de l'architecte Buyssens, entreprise dont il ne put voir l'aboutissement. Un groupe d'amis mena heureusement l'œuvre à bonne fin [1].

[1] A. Conard. Ce qu'est le Jardin expérimental Jean Massart. *Le nouveau Jardin pittoresque*, 1927, pp. 219-222.
F. Jonckheere, Le Jardin expérimental Jean Massart. *Les Naturalistes belges*, IX, 1928, pp. 106-109.

Des biotopes y ont été aménagés d'après ses plans : murs en ruines, plages tourbeuses, taillis, eaux stagnantes et courantes, rochers calcareux, rochers gréseux, sols sableux. Ailleurs des parcelles ont été réservées à des expériences de génétique, tandis qu'une large surface s'ornait d'une collection remarquable de plantes d'agrément.

Cet établissement qui porte le nom de Jardin expérimental Jean Massart, constitué d'abord en association sans but lucratif, dépend actuellement de l'Université de Bruxelles. Le Jardin d'essais Dr Arthur Dekeyser qui en fait partie groupe à présent environ 5.000 espèces de plantes belges et étrangères et variétés horticoles.

Dès 1919, Massart démontre, avec un groupe de naturalistes belges, la nécessité de créer un Institut biologique au Congo. Il fixe même les points à envisager pour le choix de son emplacement. C'est alors qu'il imagina de préparer quelques jeunes naturalistes d'élite, à se consacrer à cette entreprise, par un voyage d'études en pays tropical ; c'est l'Idée qui présida à l'organisation de la mission biologique belgo-brésilienne en 1922. Cette mission biologique atteignit brillamment son but didactique. Au point de vue scientifique, l'expédition avait été l'occasion pour Jean Massart et ses collaborateurs de recueillir de très nombreuses observations et de récolter une ample moisson de matériaux d'études botaniques et zoologiques ainsi que plus de quinze cents clichés photographiques. Ici aussi la mort vint le surprendre, interrompant le dépouillement des notes et l'étude du matériel. Ses compagnons de voyage publièrent : *Une mission biologique belge au Brésil*, dont le premier volume compte ses textes et illustrations.

A peine rentré du Brésil, de quelques semaines, Massart accepta l'invitation de visiter les Universités américaines pour y rencontrer les savants qui avaient exprimé le désir d'échanger leurs vues avec lui. Le voyage eut lieu en 1924. Ce fut une succession ininterrompue de conférences en langue anglaise, excursions, réceptions chaleureuses.

Peu de temps après son retour d'Amérique, se manifestèrent les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter. Il succombait le 16 août 1925 à Houx, dans la vallée mosane, où il fut inhumé dans la plus stricte intimité. « L'Académie des

Sciences dont il venait précisément d'être élu directeur ne put faire entendre sa voix devant la dépouille mortelle d'un confrère particulièrement éminent et aimé. »

L'activité du professeur, du conférencier, de l'explorateur, du citoyen, eut suffi à remplir la vie d'un autre homme. Grâce à un labeur continu, grâce à une puissance de travail énorme, il fit encore, au cours de sa carrière, de nombreuses recherches expérimentales et observations consignées dans un ensemble impressionnant de publications.

Le résultat de ces recherches a, nous l'avons dit, été exposé et commenté avec autorité et en détail, par P. Héger puis par E. Marchal. Faut-il rappeler celles réalisées avec Charles Bordet, alors qu'il était tout jeune étudiant en médecine, et qui devaient éclairer d'une vive lumière les théories naissantes de l'immunité ? Faut-il insister sur les expériences conduites sur *Polygonum amphibium* d'une importance capitale au point de vue des théories de l'évolution ? Faut-il parler de la complexité du problème de la dorsiventralité des nombreuses tiges qu'il soumit à l'action du clinostat ? Taxismes, tropismes de toutes sortes eurent ses faveurs.

Autostérilité, notion de l'espèce, mécanisme de la cicatrisation, arrêt du développement des graines ou des bourgeons, éveillent sa sagacité. Noctiluques, coquelicots, araucaria, autant de noms évocateurs de recherches mémorables !

« Si merveilleuses étaient ses aptitudes que l'on pourrait presque regretter que Massart ait cru devoir préférer pendant une grande partie de sa carrière, à l'expérimentation en laboratoire, l'observation directe dans la nature, des manifestations de la vie » conclut E. Marchal [1]. C'est qu'en fait, Massart était naturaliste avant tout, si l'on ose encore employer ce terme méprisé aujourd'hui ; et même dans ses recherches expérimentales de physiologie, on reconnait le naturaliste. « Déjà enfant, il passait volontiers des heures à observer, dans les serres de l'établissement paternel, les plantes et les insectes ; il invitait ses petits camarades à admirer dans la vie des plantes et des insectes, les merveilles que chaque heure lui faisait découvrir. » Tel restera Massart toute sa vie. Les sujets seront plus élevés, l'auditoire autre, mais toujours, une sorte de nostalgie le ramènera à ces

[1] E. Marchal, loc. cit., p. 132.

premières joies. N'écrit-il pas ? : « Ainsi je me rappelle toujours avec plaisir et avec reconnaissance les séjours que je faisais il y a une vingtaine d'années au laboratoire maritime de Wimereux, avec le regretté professeur Alfred Giard. Il savait, lui, s'intéresser aux organismes vivants et éveiller chez ses élèves l'enthousiasme pour l'éthologie. Chaque jour nous faisions la marée avec le patron, ce qui signifie que toute la bande des travailleurs se répandait sur la plage, à marée basse, pour y examiner à loisir les animaux et les plantes. Giard n'avait pas son pareil pour faire goûter aux nouveaux venus tout le charme de ces promenades. Il nous montrait la superposition si nette des ceintures d'algues, depuis les Laminaires qui se découvrent à peine aux plus fortes marées basses, jusqu'aux *Pelvetia*, qui ne sont mouillés que peu d'instants à marée haute. Puis il faisait voir qu'à chaque niveau d'Algues correspond une forme particulière, strictement localisée. Dans les flaques persistant entre les gros blocs, nous allions admirer les belles Floridées, les Spongiaires, les Ophiures. A la surface des grandes algues, Giard nous faisait découvrir tout un monde de Bryozoaires, de Polypiers et de Vers, vivant à la manière des épiphytes dans les forêts équatoriales. Quels cris de joie quand un novice ramenait dans son filet un de ces Crabes à longues pattes, portant sur sa carapace un jardin d'algues soignées par lui-même, ou l'espèce qui se cache sous des Éponges, ou bien des Poissons, des Crustacés et des Mollusques qui copient la teinte des algues environnantes ! Des infractuosités de la pierre, notre guide retirait certains Insectes, jadis terrestres maintenant marins ; il démontrait la présence sur les Balanes, de minuscules lichens noirs eux aussi arrivés secondairement dans l'habitat marin. Il mettait la main, presque à coup sûr, sur les pontes de certains Mollusques et il nous racontait le cannibalisme auquel se livrent les petits. Ailleurs c'était la castration parasitaire des Crabes par les Sacculines, les Étoiles de mer digérant des moules, l'autotomie des pattes chez les Crustacés, des bras chez les Ophiures ou des appendices dorsaux chez des Mollusques nudibranches. En automne, il nous initiait aux modes d'hibernation des Ascidies ; au printemps, au rajeunissement des Laminaires. Lors des marées d'équinoxe, quand nous pouvions descendre jusqu'aux bancs de tuf calcaires édifiés par les Hermelles, il extrayait de là une collection étonnante par

sa variété, de Vers et de Crustacés, et sur chaque animal qui rampait hors du bloc poreux, il connaissait quelque histoire, un trait de mœurs, une évolution curieuse.

« On ne se contentait pas des excursions sur la plage. Presque tous les après-dîners, il nous conduisait à travers les dunes, ou dans les pâturages surmontant les falaises, ou dans la vallée du Denacre. Là aussi, il se révélait comme un incomparable éthologiste. Il nous montrait des galles sans nombre sur les tiges, les feuilles, les fleurs, les fruits ; les endroits où les Oiseaux viennent manger les Escargots ; les Champignons parasites d'Insectes ; les fleurs de Puliculaire devenues unisexuelles. » (*Les Naturalistes actuels et l'étude de la nature*, p. 950, 1912). On ne peut rendre hommage plus vibrant et plus enthousiaste à son maître. A l'âge de 47 ans, il fait profession de foi de naturaliste et ne croirait-on par voir Massart lui-même à l'œuvre ?

Ces qualités ressortent de tous les comptes rendus des voyages d'études qu'il a entrepris à Java, au Sahara, au Brésil, dans les Alpes.

Naturaliste parfait, Massart regarde tout, s'intéresse à tout, et intéresse ses amis, ses lecteurs. La relation de son voyage aux Indes est un exposé qui constitue un véritable guide touristique dans la nature. « Dans le jardin de l'Hôtel du Chemin de fer, nous remarquons un beau spécimen d'*Oreodoxa regia*, un Palmier qui est souvent cultivé comme plante d'ornement et dont on a fait une belle avenue au Jardin botanique. Le tronc, renflé en son milieu, porte un large panache d'élégantes feuilles pennées ; entre l'insertion apparente de celles-ci et le haut du tronc, s'étend une région conique, d'un vert brillant, qui correspond aux gaines foliaires. C'est comme une bouteille légèrement pansue qui serait coiffée de cire verte. Chacun sait avec quelle désespérante lenteur se fait la croissance des Palmiers en Europe. Ici, au contraire, ils se développent avec une prodigieuse rapidité. Les *Oreodoxa* du Jardin botanique ont été plantés en 1887, ils ont atteint maintenant, en 1894, — en sept ans — une hauteur de quinze mètres.

« Tout en admirant les jardins diaprés, nous sommes arrivés au chemin de fer, à notre droite, dans le kampong Tjiwâringin (Kampong : village) nous voyons se profiler sur le ciel une rangée d'arbres d'un aspect peu ordinaire : des mâts élancés qui se

terminent par un goupillon d'immenses feuilles plumeuses. Ce sont des *Schizolobium excelsum* : leur croissance est tellement rapide qu'ils atteignent en trois ans une hauteur d'une vingtaine de mètres ; sur les troncs, restés verts, on aperçoit encore nettement, comme sur une Sigillaire, les cicatrices laissées par la chute des feuilles. Le tronc reste simple jusqu'à une hauteur de quinze ou vingt cinq mètres, puis l'ensemble des branches s'ouvre en un large parasol. Au Brésil, son pays d'origine, le *Schizolobium* ombrage sans doute, de sa cîme, les autres arbres de la forêt. Les feuilles bipennées, larges d'un mètre et longue de deux, n'occupent que les extrémités de chaque rameau. Cette disposition en panache se rencontre chez beaucoup d'arbres tropicaux à feuilles découpées, pennées ou palmées : Araliacées, Sapindacées, etc.

« Nous avons passé à côté du *Ficus* sous lequel se tiennent les coiffeurs malais, et nous voici sur le pont de Pekantjilan. La profonde gorge est entièrement comblée par les bambous : on dirait un fleuve de verdure dont les flots débordants ondoyent sous le souffle des vents alizés.

« Quelques pas plus loin, un autre pont, au-dessus d'une dérivation du Pekantjilan. La route descend maintenant vers le Tjisadame (Tji, en soendanais, signifie rivière) situé à quelque cent mètres plus bas. Sur les talus empierrés nous cueillons des *Tridax procumbens*, des *Leucas linifolia*, puis des plantes plus petites : *Gymnogramme* poudré de blanc, *Pilea microphylla* aussi délicat qu'une mousse, *Peperomia*, *Hydrocotyle*, *Rostellaria*, etc.

« Un *Selaginella* nous intéresse par ses curieux épis : alors que sur la tige, les feuilles des deux rangées supérieures sont plus petites que celles des deux rangées inférieures, sur les épis, au contraire, les deux rangées supérieures sont les plus grandes.

« Voici le Tjisadame, ombragé par des cocotiers, des *Arenga* des Bambusacées. » (*Un botaniste en Malaisie*, 1895 (première partie), p. 158).

On a l'impression que, le livre en main, on pourra refaire seul les observations. Et c'est bien la force de Massart et celle de son enseignement. Dix ans plus tard, il imagine les excursions de l'Extension de l'Université de Bruxelles, excursions auxquelles participent son ami Lameere, l'ingénieur Baes, le géographe Hegenscheidt.

Il suffit de relire les comptes rendus écrits par ses élèves : Madame Schouteden-Wéry et Mademoiselle Barzin, pour constater que sa méthode n'a pas changé. Qu'il s'agisse du Littoral, du Brabant, de la Vallée de la Meuse, même présentation, même agrément. Que d'incursions en zoologie, en géologie. Que de regards intéressés pour le labeur du paysan !

Pour beaucoup de botanistes belges, Massart est l'auteur des subdivisions de notre territoire en régions naturelles. Il s'en défend bien cependant et il souligne tout le mérite qui en revient à F. Crépin. C'est dans la deuxième édition de la célèbre Flore de Belgique que ce dernier savant fait mention de 4 régions : la région jurassique, la région ardennaise, la région moyenne divisée en zone calcareuse et argilo-sablonneuse et la région septentrionale divisée en zone campinienne, zone poldérienne et zone maritime.

Et cependant, qui dit géographie botanique de la Belgique, dit Jean Massart. C'est qu'il a donné à cette science un développement jusqu'alors inégalé. Qu'on en juge par l'avant-propos d'*Essai de géographie botanique des districts littoraux et alluviaux de la Belgique*.

« Un travail de géographie botanique si modeste soient ses tendances ne peut plus se contenter de donner une énumération des plantes rencontrées dans une contrée déterminée en indiquant tout au plus dans quel genre de stations se rencontrent chaque espèce. La liste qui représente l'inventaire de la flore n'est plus considérée que comme une première étape dans l'étude géobotanique ; celle-ci ne sera complète que lorsqu'on aura réussi à désigner les adaptations spéciales des plantes aux multiples conditions de milieu qui règlent la vie végétale dans la contrée étudiée. Ce n'est pas encore tout : connaissant les divers groupements de végétaux et les raisons pour lesquelles telles espèces, et non telles autres, se rencontrent ensemble dans les mêmes stations, il s'agit de rechercher d'où viennent ces espèces, — si elles sont nées sur place, si elles ont immigré en partant de régions voisines, ou si elles sont le reliquat d'une époque géologique antérieure. Certes, il est difficile, sinon impossible de remplir entièrement un programme aussi vaste et qui dans certaines de ses parties est encore assez vague. »

Depuis bon nombre d'années déjà, Massart explorait le pays, multipliant ses observations dans ce but. Aussi en 1907 est-il

à même de présenter ce premier travail qui constitue une mine de renseignements, auquel s'en réfèrent encore botanistes, géologues et pédologues.

En 1910, trois ans à peine après la publication de ce véritable monument, qui dénote à la fois érudition et originalité, Massart présente à l'occasion du IIIe Congrès international de botanique tenu à Bruxelles, *l'Esquisse de la Géographie botanique de la Belgique*, ouvrage bourré comme le précédent de tableaux, de cartes, de schémas et accompagné de nombreuses planches photographiques qui restera pour les botanistes le complément indispensable de la Flore de Belgique.

Les recherches s'inspirent dorénavant du souci de mettre en relation la distribution des végétaux avec les conditions du milieu dans lequel ils vivent ; elles acquièrent une réelle portée biologique. Massart divise le pays en districts [1].

Domaine des plaines de l'Europe N.W.
- District des dunes littorales
  - — des alluvions marines
  - — des alluvions fluviales
  - — des polders
  - — du sable à *Cardium*
  - — flandrien
  - — campinien
  - — hesbayen

Domaine des basses montagnes de l'Europe centrale
- District calcareux
  - — ardennais
  - — jurassique

[1] Ces districts ont dû être modifiés par des auteurs récents : J. Lebrun, A. Noirfalise, P. Heinemann, V. VandenBergen, afin d'adopter une dénomination commune pour des territoires dont aucun n'est propre à notre pays.

Domaine atlantique européen — Secteur boréo-atlantique
- *a*) District maritime
- *b*) District des alluvions marines et fluviales
- *c*) District flandrien
- *d*) District picardo-brabançon.

Domaine médio-européen — Secteur occidental
- *e*) District calcaire mosan
- *f*) District ardennais-eifelien
- *g*) District lorrain.

J'ajouterai cependant que dès 1904, il avait publié en collaboration avec son collègue Ch. Bommer, un *Projet d'étude détaillée de la Géographie botanique de la Belgique*, qui se matérialisera d'ailleurs par la publication au nom de ces deux botanistes en 1908, d'un grand in-folio de 86 planches consacrées aux aspects de la végétation dans les districts littoraux et alluviaux ; au seul nom de Massart en 1912, de 80 planches consacrées aux districts flandrien et campinien. Ces belles phototypies ornent encore maints laboratoires.

Massart fut le premier en Belgique à organiser un laboratoire biologique ambulant. Tout d'abord installé à Kinrooi en Campine, dans une auberge (1895), celui-ci fut transféré à la maison communale de Francorchamps (1899), puis en 1900, sur les bords de la Meuse à Samson, et, de là, dans nos plus belles dunes littorales, au Hogen Blekker à Koksijde, en 1902. Ce village, que Massart choisit, pendant de longues années, comme résidence de vacances, devint ainsi un centre extrêmement important d'activité biologique. Une rue Jean Massart en perpétue le souvenir.

Mais Massart aime la nature dans laquelle il se promène. Il s'y attache et c'est certainement par sentiment qu'il éprouve le besoin de protéger ces quelques coins où il se détend, complètement à lui-même, jouissant pleinement de toutes les ressources de beauté et de calme que la nature prodigue en toutes saisons. Une fleur, une moisissure, une araignée le comblent comme autant de trésors. De Buitenzorg il écrit « Existence calme et heureuse, exempte de soucis et remplie de merveilles. » Et l'on ne s'étonne pas que dans une telle ferveur il ait conçu : « *La Protection de la Nature,* » à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Société royale de Botanique de Belgique en 1912, parue d'abord dans le volume jubilaire, puis éditée en librairie.

« Faut-il se plaindre ou se féliciter de ce que les carrières exploitent à présent, grâce à des explosifs, des bancs jadis inutilisables ; de ce que des découvertes de la physiologie végétale fasse tirer parti de terres qui semblaient condamnées à rester perpétuellement improductives ; de ce que les forêts ne soient plus que des cultures d'arbres, méthodiquement aménagées en vue de la production du bois ; de ce que les géologues aient trouvé du charbon dans les profondeurs du sous-sol de la Campine et aient pu indiquer les endroits précis où la sonde touche-

Photographie du laboratoire ambulant installé à la Maison communale de Francorchamps en 1899.

De gauche à droite, à la table de travail, on peut reconnaître :

Guillaume Séverin (1862-1938) entomologiste, conservateur au Musée Royal d'Histoire naturelle de Belgique et Professeur à l'École de Médecine tropicale. (1878-1934)

Jean De Meyer (1878-1934) docteur en sciences botaniques, docteur en médecine, devenu Professeur de pathologie générale à l'Université de Bruxelles.

Auguste Lameere (1864-1942) professeur de Zoologie à l'Université de Bruxelles (voir notice page 879).

Jean Massart (1865-1925) l'animateur du groupe ; professeur de Botanique à l'Université de Bruxelles (voir texte ci-joint).

Au mur de gauche est suspendue une pancarte portant l'inscription : « Lisez le livre » : allusion au fameux Manuel de la Faune de Belgique dont le premier volume était paru en 1895 (voir page 885-6).

Bibl. Univ. GEN

rait ces veines que jamais personne n'avait vues ? Ne doit-on pas se réjouir de la rapidité des moyens de communications, permettant à celui qui travaille en ville d'habiter pourtant à la campagne ? Est-ce que les qualités exceptionnelles des eaux de la Flandre pour le rouissage du lin ne sont pas une source de prospérité ? Sans aucun doute personne ne songerait un seul instant à regretter que le Belge réussit à faire produire à son sol, le maximum d'effet utile, ni que la science, pour désintéressée qu'elle soit dans son essence même, fournit à l'industrie et à l'agriculture les moyens de perfectionner les procédés d'exploitation. Seulement, l'utilisation du territoire doit-elle aller jusqu'aux plus extrêmes limites ? Faut-il que l'industrie et la culture prennent possession des moindres parcelles du sol ?

« Certes non, nous ne devons pas — nous ne pouvons pas — permettre que les derniers coins de la nature qui nous restent encore s'effacent devant l'artificiel.

« L'augmentation croissante de notre population aura beau rendre la concurrence vitale de plus en plus âpre, nous porterions vis-à-vis des générations futures une responsabilité par trop lourde, si nous ne leur laissions pas la faculté de constater de visu, ne fut-ce qu'en ce petit nombre de points, quel était l'état physique de notre pays avant son entière dénaturation. Aucun historien n'oserait évoquer les mœurs et les coutumes de nos ancêtres du moyen âge, — pour ne pas remonter au-delà, — s'il n'avait jamais vu de bois, de bruyères ou de vallées semblables à ceux de ce temps. Alors que les historiens déplorent amèrement que tant d'archives aient été détruites, — par ignorance, le plus souvent, oserions-nous, — nous qui savons leur valeur, — supprimer les documents historiques les plus importants de tous, ceux qui nous reportent dans les conditions mêmes où se sont déroulés les grands faits historiques ? Et par grands faits historiques, il faut entendre, non l'abdication d'un prince dans tel palais, ni même la bataille qui a été livrée dans tel endroit, mais les phénomènes économiques qui de tout temps ont dominé l'histoire : ils deviendront inintelligibles si l'on n'a plus la connaissance précise du milieu physique où ils se sont passés.

« Et que de problèmes resteraient indéfiniment sans solution, si l'on ne disposait plus que de quelques lambeaux encore vierges. Est-ce sur ce terril de charbonnage ou dans une rivière empoison-

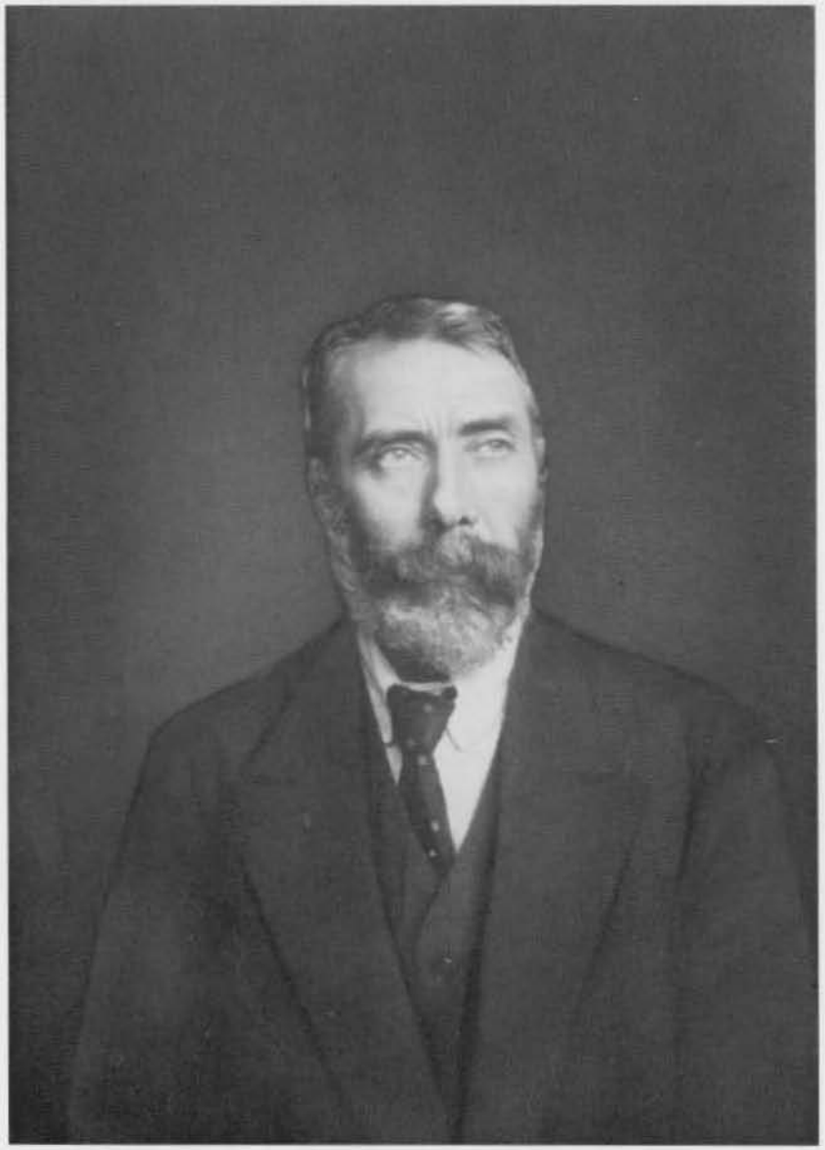
née par l'industrie que le botaniste et le zoologiste de l'avenir irons récolter leur matériel d'étude ? Si on laisse détruire toutes les belles coupes géologiques, le pauvre professeur devra donc se contenter de les dessiner au tableau et de dire adieu à tout espoir de progrès. Pensez-vous que Darwin aurait conçu sa théorie si féconde de l'évolution par la sélection naturelle, qui a bouleversé et revivifié toute la biologie, s'il n'avait pas eu l'occasion de voir dans les pays neufs, les bêtes et les plantes luttant librement pour la vie ? Et toute la surprenante floraison des travaux actuels sur la mutation n'a-t-elle pas pour origine, des observations faites sur la nature ? Si les coteaux rocheux de l'Ourthe, de la Meuse et de la Lesse avaient été exploités comme carrières, il y a un siècle, alors que personne n'avait la moindre notion de la préhistoire, les cavernes auraient été détruites, sans livrer leur secret, et nous ne connaîtrions rien de l'anthropologie préhistorique, une science dont les enseignements ont jeté tant de clarté sur l'évolution de notre mentalité ! » (*La Protection de la Nature*, p. 13).

Massart, nous l'avons dit, est biologiste avant tout et c'est bien cette mention et non celle de botaniste qui accompagne son nom dans l'Index biographique de l'Académie. Qui dit biologiste dit observateur. Massart s'intéresse en effet à tout et, quoiqu'on puisse en penser, aussi à l'homme.

En voyage, l'agriculture ne le laisse pas indifférent ; les halles au poisson, les divers marchés locaux, l'habitat rural, suscitent son attention.

Il a publié en 1893, en collaboration avec E. Vandervelde : *Parasitisme organique et Parasitisme social*, et en 1897 avec le même auteur et J. Demoor : *L'évolution régressive en biologie et en sociologie*.

Jeune encore, il dénonce l'incurie — en 1895 — des services sanitaires internationaux : « Vingt deux jours après avoir quitté Batavia, nous laissons tomber l'ancre devant Djeddah. Aussitôt le pavillon jaune est hissé au sommet du mât. Munis des papiers du bord, nous nous faisons conduire, le capitaine et moi, vers le bureau de quarantaine établi sur un récif madréporique au milieu de la rade. Armons-nous de patience et attendons. Après une heure ou deux, nous voyons poindre au loin une chaloupe portant le pavillon rouge à croissant ; à l'arrière sont assis deux



JEAN MASSART (en 1921).

(Photographie aimablement communiquée par Mme Hélène Jeener-Massart*).*

hommes coiffés du fez rouge : le médecin chargé du service sanitaire et son greffier. Ils pénètrent dans le bureau par une porte latérale et nous ouvrent celle de devant. Nous sommes maintenant séparés d'eux par une cloison à claire-voie, percée d'un guichet. Le capitaine tend les papiers. Avec un imperturbable sérieux, le greffier verse dans une soucoupe quelques gouttes d'un liquide brunâtre (phénol ?) et le place dans une caisse en fer-blanc ; puis il y dépose les papiers, ferme la caisse, attend une dizaine de secondes et reprend les papiers. Plus aucune contagion n'est à craindre : nos papiers ont été désinfectés ! Le médecin demande si tout va bien à bord, et nous répondons oui. Cela suffit : il se déclare satisfait (quelle dérision !) et permet le débarquement des hadji. Quand nous sortons du bureau, je constate à ma grande surprise que les pèlerins n'ont pas attendu notre retour et que la plupart sont déjà descendus dans les chaloupes !

Et voilà comment on observe à Djeddah les règlements draconiens édictés par la Commission Sanitaire Internationale. » (*Médecin pour Hadji*, p. 15).

Aurais-je oublié de dire que Massart était parfois pince sans rire ? Ailleurs, sans avoir l'air d'y toucher, il remarque que les plantations françaises ne payent pas d'impôt, tandis que les Arabes doivent acquitter une taxe annuelle de dix à vingt cinq centimes par palmier. (*Un voyage au Sahara*, p. 228).

Il est fort peu de savants, qu'ait animé autant que Massart, le désir de faire bénéficier leurs contemporains des acquisitions de la Science, qui cultivèrent la vulgarisation avec autant d'ardeur et de succès, sans se soucier de « déchoir. » Cette activité revêtait les formes les plus diverses ; tantôt la communication scientifique présentée à l'occasion d'une théorie ou d'un fait nouveau, tantôt la conférence au titre souvent original et évocateur, toujours accompagnée d'un abondant matériel didactique. Car Massart avait compris la valeur de l'image, et la puissance de la mémoire visuelle. Mais la forme de diffusion dans laquelle il excella ce fut l'excursion scientifique. Il accepta de faire partie du Conseil d'Administration de la Société de vulgarisation : Les Naturalistes Belges, » il collabora au volume « *La Mer* » édité par le Touring Club de Belgique, il écrivit dans le livre : « *La Forêt de Soignes* » de R. Stevens et L. Vander Swaelmen, dans la Revue de l'Université libre de Bruxelles, dans l'École

libre, Tribune des Instituteurs officiels et ailleurs encore. Il établit un plan de jardin botanique pour les écoles moyennes, avec liste des 72 plantes indispensables, avec tableau concernant l'utilisation de ces espèces pour les cours et indications pour la culture.

En 1902, conservateur au Jardin botanique, il participa au remaniement des collections de plantes de serre froide et de plantes de plein air, en vue de l'enseignement objectif de la botanique. Il fut décidé de les grouper en cinq collections scientifiques : une collection de géographie botanique, une collection de plantes grasses, une collection systématique, une collection éthologique, une collection phylogénétique. En même temps qu'on projetait la création de ces diverses collections pédagogiques, on décidait aussi de rédiger des petits guides destinés aux personnes qui étudient la botanique sur les plantes du jardin. Massart publiera trois de ces guides, à utiliser à travers les plates-bandes, et un guide sur les plantes de serres.

« La collection phylogénique a pour but de rendre tangibles les deux facteurs de l'évolution dont la démonstration peut être faite dans un Jardin botanique, à l'aide de plantes vivantes, c'est-à-dire la variabilité et l'hérédité. Quant à la sélection naturelle, qui joue dans l'évolution un rôle si important pour éliminer sans cesse les moins aptes, elle ne peut pas être montrée ici. » (*La collection phylogénétique au Jardin botanique de l'État*, p. 404).

L'éthologie, telle que nous l'a présentée J. Massart, est empreinte d'un certain finalisme bien compréhensible. Les naturalistes sont sous l'influence des écrits de Bernardin de Saint-Pierre, et plus proches d'eux, de Wallace, de Darwin et de Weismann. D'ailleurs comment ne pas être ébloui non seulement par ces phénomènes nombreux d'adaptation d'un organisme à son milieu, d'un organe à sa fonction, mais surtout, par ces « concordances admirables de deux évolutions affectant deux êtres distincts et qui s'ajustent secondairement l'un à l'autre, assurant par exemple, chez le vanillier à la fois la pérennité de la plante et celle de l'abeille souillée du pollen fécondateur [1] ? » La longue liste des organes inutiles relevée par L. Cuénot chez les êtres

[1] P. Brien. L'histoire naturelle dans les études de pharmacie. Centième anniversaire de la fondation de l'École de pharmacie de l'Université de Bruxelles, 1947, p. 102.

vivants, n'enlève rien à l'étonnement que nous ressentons devant de tels phénomènes.

La notice : *Les collections éthologiques du Jardin botanique de l'État*, propose le classement suivant :

1° Adaptations qui assurent la conservation de l'individu (ou adaptations végétatives) comprenant les groupes suivants :

Adaptations contre les forces mécaniques
Adaptations à la fixation
Adaptations contre le froid
Adaptations nutritives
Adaptations défensives

2° Adaptations qui assurent la conservation de l'espèce, comprenant les groupes suivants :

Adaptations à la reproduction
Adaptations à la dissémination
Adaptations à la germination

Toutes ces formes d'adaptations sont illustrées par un nombre considérable de cas, plus extraordinaires, plus ingénieux, dirions-nous volontiers, les uns que les autres. S'abandonnant à une pente toute naturelle l'auteur en arrive à penser comme ses illustres prédécesseurs et contemporains. Les adaptations défensives en offrent un exemple typique. Il parle même de moyens frauduleux (p. 253).

« L'ortie (*Urtica dioica*) l'une des plantes les mieux protégées par des poils à toxine, est fort répandue en Europe ; les herbivores apprennent bientôt à la connaître et ils s'en écartent avec soin. On comprend tout l'avantage qu'il y aurait pour une plante, aucunement défendue et en tous points comestible, à ressembler suffisamment à l'ortie pour être confondue avec elle. L'ortie blanche (*Lamium album*) copie la vraie ortie dans la forme, la grandeur et la disposition de ses feuilles et de ses tiges, et elle profite ainsi de la terreur que son modèle inspire aux herbivores. »

C'était devenu d'ailleurs en même temps qu'une forme de pensée, une forme de présentation littéraire et nous relèverons dans *Un voyage botanique au Sahara* cette phrase typique appliquée à un phénomène géologique : « L'Oued Mya, cherchant un refuge contre le soleil, n'a gardé qu'un cours souterrain. »

Ces citations doivent refléter pour le lecteur une époque de la pensée, non seulement de J. Massart, mais du siècle. Les *Vorträge über Descendenztheorie* de Weismann furent édités à Iéna en 1902, tandis que le célèbre ouvrage de Ch. Darwin : *On the origin of the species*, parut à Londres en 1859. Alfred Russel Wallace dont les théories voisinent celles de Darwin et furent conçues, par une coïncidence extraordinaire, en même temps, vécut de 1823 à 1913. Ce finalisme fut certainement un des attraits de l'enseignement de Massart. Sa portée didactique fut énorme. Qu'on feuillette les comptes rendus des excursions qu'il dirigea pour voir avec quel soin ses élèves ont relevé le moindre des cas.

Et cependant il eut pour de grands écrivains quelques mots malheureux que d'aucuns aiment à reproduire. P. Héger [1] se plait à excuser le maître avec raison : « à propos du culte de la nature et de la manière dont il estimait qu'il fallait le comprendre, Massart a émis certaines critiques à l'adresse de littérateurs (qui ne sont pas tous modernes). Il espérait — ce sont ses propres termes — que le flot d'idées nouvelles apportées à la biologie depuis la publication du livre de Darwin ferait sortir les naturalistes des ornières anciennes, et les empêcherait désormais de se pâmer de confiance devant les harmonies de la nature. En critiquant certains procédés de vulgarisation pseudo-scientifique due à des écrivains de grand talent, Massart dérogeait à son habituelle bienveillance ; j'estime qu'il faut rechercher la raison de cette attitude non pas dans un sentiment passager, dans un caprice irraisonné, mais tout au contraire dans le fond même de son être. »

S'il crût pouvoir s'en prendre à Maeterlinck ou regretter les mœurs attribuées à la Cigale et la Fourmi, il n'était pas insensible à l'art, et nous notons dans son œuvre [2] des références à pas mal d'artistes, peintres et littérateurs de terroir, tant flamands que francophones, pour peu qu'ils nous aient représenté ou décrit le paysage avec rigueur. Ne va-t-il pas jusqu'à citer un long passage particulièrement suggestif de la « Forge Roussel » d'Edmond Picard [3] ?

[1] P. Héger. loc. cit., p. 51.

[2] J. Massart. Esquisse de la géographie botanique de la Belgique, Bruxelles, 1910, p. 149.

[3] J. Massart. Essai de géographie botanique des districts littoraux et alluviaux de la Belgique, Bruxelles, 1907, p. 206.

Le sommaire des guides du Jardin botanique mériterait d'être recopié, comme d'ailleurs le sommaire de tous les ouvrages de Massart, qu'il s'agisse de ses *Éléments de biologie générale et Botanique*, de ses volumes consacrés à la géographie botanique, de sa *Protection de la Nature*, de *Nos arbres*. De chacun ressort cette suite dans les idées, l'ordre dans la pensée qui font, de tous, des modèles didactiques. Massart s'intéressait d'ailleurs à l'enseignement à tous les degrés et avait accepté le poste d'Inspecteur des écoles secondaires à la Ville de Bruxelles, notamment des trois cours supérieurs d'éducation A, B et C.

Ce plaisir de la connaissance et de l'enseignement, cette jouissance au sein de la nature, Massart a su l'insufler à ses élèves. L'explication de tous les faits biologiques, réaction des plantes carnivores, symbioses, les plus diverses, pollination, adaptations variées, enthousiasmèrent ses disciples qui furent pour la plupart des professeurs d'enseignement secondaire et normal remarquables. Madame J. Schouteden-Wéry, Mesdemoiselles G. Hannevart, A. Binart, A. Lesent, J. Barzin, J. Vanopdenbosh, A. Scouvart, Messieurs W. Conrad, R. Dezuther, G. Poma, A. Vlemincq ont laissé des traces inoubliables dans l'enseignement d'Anvers et de l'agglomération bruxelloise. Et nous pouvons lui être reconnaissant à ce titre.

La publication de ses travaux, l'action au sein de la Commission royale des Sites, à la Ligue pour la Protection de la Nature, ses promenades botaniques, ont d'autre part largement contribué à créer et développer chez nous un mouvement en faveur de la sauvegarde de la nature. Ne comptons-nous pas parmi ses élèves : A. Vlemincq, qui s'occupe activement de la défense de la Forêt de Soignes ; R. Bouillenne, qui s'intéresse à celle de la Fagne et du Pays Gaumais, tandis que feu V. Van Straelen, qui faisait volontiers état de l'influence que Massart eut sur lui, contribua à la constitution des diverses réserves naturelles et parcs nationaux au Congo, aux Iles Galapagos.

L'esprit de Massart survit à l'Université de Bruxelles. Les démonstrations, les excursions botaniques naturellement orientées suivant les données récentes de la Science constituent toujours un des pivots de l'enseignement.

Des manuels comme « *Nos arbres* » constituent un chef-d'œuvre de vulgarisation dont la présentation simple, l'illustration choisie

permettent à chacun d'apprendre bien des choses, sans peut-être même s'en rendre compte. Combien de fois n'ai-je pas entendu des professeurs, dévoués aux mouvements de jeunesse, regretter qu'un tel livre n'ait pas été réédité ? Fait significatif à une époque qui ne demande que du neuf. Quarante ans après la mort de Massart, on reconnaît dans leurs écrits, dans l'illustration de leurs textes, dans leur comportement même ceux qu'il a formés et aussi les élèves de ses élèves. N'est-ce pas le fait d'un vrai professeur ?

Que cet aspect sous lequel Jean Massart nous est le plus familier ne fasse cependant pas oublier le savant de grande classe qu'il se révéla être dès ses débuts. Il allia avec bonheur le talent de chercheur à celui de vulgarisateur, ce qui n'étonne guère, car n'est-il de meilleur vulgarisateur que celui qui étudie le sujet dont il parle, pour autant qu'il accepte de se mettre au niveau de ses auditeurs ? J'ai défini le Professeur, laissons à P. Héger son ami de toujours le soin de parler du Savant :

« Massart accaparait avidement les matériaux que la nature lui offrait, il en faisait l'analyse ; il ne prétendait pas pousser jusqu'à la synthèse, jusqu'au monument qu'il aurait pu signer de son nom ; il se défiait des systèmes, il répudiait les formules dogmatiques et les explications téméraires ou creuses ; il décrivait ce qu'il voyait et se bornait à suivre le travail des forces muettes qui déterminent ce qui est, sans chercher à pénétrer jusqu'aux causes de la merveilleuse aventure qui représente la vie organique ; il jugeait celle-ci aussi mystérieuse dans ses origines que dans sa fin dernière. »

L'homme égalait le savant. Nul ne pourrait évoquer sa mémoire sans parler du rayonnement spirituel de sa personnalité attachante, de sa générosité de cœur jamais lassée, de son abnégation, ni de l'atmosphère d'enthousiasme qu'il sut susciter et maintenir parmi les biologistes de l'Université de Bruxelles en l'an 1900.

F. STOCKMANS,
Membre de l'Académie Royale.

L'Université de Bruxelles a commémoré le centième anniversaire de la naissance de Jean Massart en décembre 1965. Deux des communications, présentées à cette occasion, ont paru pendant l'impression de cette notice : l'une de G. VAN SCHOOR : *L'œuvre physiologique de Jean Massart* (Revue Univ. Bruxelles, 1966, 5) ; l'autre de P. BRIEN : *En souvenir d'un Maître naturaliste et botaniste* (*id.* 1967, *3*). Prirent aussi la parole : Mlle G. HANNEVART, MM. M. HOMES et P. DUVIGNAUD.

Bibl. Univ.
GENT